

The Ninth Gate
Diable boiteux
La Neuvième Porte, France / Espagne, 1999, 133 minutes

Claire Valade

Number 208, May–August 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59248ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valade, C. (2000). Review of [The Ninth Gate : diable boiteux / *La Neuvième Porte*, France / Espagne, 1999, 133 minutes]. *Séquences*, (208), 47–48.

fragilité que suggèrent avec finesse les gestes, les regards et les silences de Winslet), intensifie le climat de confrontation entre les deux personnages ainsi que la complexité psychologique et la profondeur émotive qu'elle suppose, tandis que l'omniprésence étouffante du désert australien, surtout communiquée par l'utilisation de plans larges dans lesquels se perdent les protagonistes, préfigure la chute finale des deux héros, qu'elle soit physique (par la nudité, l'urination ou la sexualité) ou morale (en se dévoilant, se travestissant ou en avouant son amour). Malheureusement, le télescopage incessant de ces scènes impose des raccourcis scénaristiques souvent déplorable, suppose des approximations auxquelles ne peut adhérer le spectateur (telles que la transformation de Ruth, une jeune femme rêveuse et vulnérable à la

recherche du sens de la vie, en une femme volontaire et sûre d'elle-même, porte-parole invétérée des réflexions idéologiques et féministes de la cinéaste) et repose sur la récurrence d'un symbolisme qui souligne, non seulement à grands traits mais à répétition, les présupposés sous-tendant le film.

Dominique Pellerin

■ Le Feu sacré

États-Unis 1999, 115 minutes – Réal. : Jane Campion – Scén. : Anna Campion, Jane Campion – Photo : Dion Beebe – Mont. : Veronika Jenet – Mus. : Angelo Badalamenti – Son : Ben Osmo, Lee Smith – Déc. : Janet Patterson, Tony Campbell – Cost. : Janet Patterson – Int. : Kate Winslet (Ruth), Harvey Keitel (PJ Waters), Julie Hamilton (Miriam Barron), Sophie Lee (Yvonne), Daniel Wyllie (Robbie), Paul Goddard (Tim), Tim Robertson (Gilbert Barron), George Mangos (Yani), Pam Grier (Carol), T'mara Buckmaster (Zoe), Simon Anderson (Fabio) – Prod. : Jan Chapman – Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

THE NINTH GATE

Diable boiteux

Sur la couverture du *Livre des neuf portes de l'enfer*, ouvrage maudit d'Aristide Torchia, imprimeur vénitien du XVII^e siècle brûlé vif pour avoir pactisé avec le Diable, et élément central du nouveau film de Roman Polanski, **The Ninth Gate**, sont gravés les mots *De umbrarum regnum : Novem portem, sic luceat lux*, qu'on peut traduire par « Du royaume des ombres : la neuvième porte, voilà où se trouve la lumière ». La perversité qui sous-tend cette suite de mots (pourtant si innocents lorsque considérés séparément), voilà ce qui a dû séduire Polanski dans cette histoire tirée de l'un des deux volumes du roman *El Club Dumas*, d'Arturo Pérez-Reverte.

Loin d'être étranger à l'univers de l'insolite et de l'occulte, Polanski réalise pourtant ici un film confus et déconcertant, qui manque singulièrement de rigueur, bien que le cinéaste y fasse montre de son habituel sens de l'humour tordu et de sa maîtrise formelle et stylistique usuelle. En fait, le problème de **The Ninth Gate** émane du scénario même et de sa structure défaillante. Empruntant à plusieurs genres (l'enquête policière, le film fantastique, la comédie érudite à saveur historique, le film d'aventures, etc.) sans jamais arriver à les fusionner vraiment, **The Ninth Gate** ne réussit qu'à offrir un enchevêtrement de raccourcis scénaristiques mal exploités et de détails escamotés, étrange amalgame d'**Angel Heart**, de **The Name of the Rose** et de son propre **Rosemary's Baby**. Bien qu'on puisse s'amuser des mésaventures somme toute divertissantes de Dean Corso, cet expert en livres rares peu scrupuleux lancé à la chasse d'un *livre-passage* vers l'enfer, il est fort difficile pour le spectateur d'y adhérer complètement, puisque celui-ci est constamment lancé sur des pistes qui n'aboutissent pas ou qui demeurent pour le moins insondables.

S'il est vrai qu'une histoire comme celle-ci requiert du spectateur qu'il laisse aller son imagination et qu'il accepte de croire temporairement à une réalité plutôt incroyable, il est tout de même essentiel que la structure du récit et que l'univers qui y est créé soient cohérents. Malheureusement, dans ce cas-ci, les rebon-



L'univers de l'insolite et de l'occulte

dissements accumulent les invraisemblances et les personnages manquent de définition et de profondeur. On ne connaîtra jamais les réelles motivations qui poussent peu à peu Corso, tour à tour malmené, agressé, manipulé, à vouloir poursuivre le jeu, malgré les embûches et les dangers qu'il rencontre.

De même, les personnages secondaires resteront flous, des pions unidimensionnels strictement destinés à être sacrifiés aux besoins du moteur narratif. Le personnage de Boris Balkan, l'inquiétant collectionneur qui charge Corso de l'enquête, demeure obscur et, au delà de son amour pour les livres anciens et de sa passion pour l'occulte, les raisons profondes qui le poussent à vouloir percer le secret du livre de Torchia restent à tout le mieux évasives. Pourquoi souhaite-t-il vraiment convoquer Lucifer ? Pourquoi lance-t-il Corso à sa place sur la piste des *Neuf portes* (sinon pour des raisons purement scénaristiques), alors qu'il apparaît assez clairement au fil du récit qu'il détenait dès le départ

les clés de l'énigme et ne cherchait à travers Corso qu'à obtenir une confirmation de ses soupçons ? Difficile à dire vraiment, d'autant plus qu'il semble que Balkan aurait fort bien pu récupérer les deux autres volumes par la force (comme il le fait d'ailleurs après chacun des passages de Corso), sans avoir eu besoin de s'embarasser de l'emcombrant bouquiniste. De plus, le refus systématique de Balkan de répondre aux questions de plus en plus insistantes de Corso devient particulièrement frustrant et ne sera jamais complètement élucidé. Il en va de même pour l'étrange personnage de la sulfureuse jeune femme, interprétée avec juste ce qu'il faut d'énigmatique et ténébreuse innocence par Emmanuelle Seigner, dont les apparitions toujours parfaitement calculées sont pour le moins surprenantes. D'où vient-elle ? Qui est-elle ? Une sorcière, un ange ou une envoyée de Satan ? Peut-être le Diable en personne, comme le laisse entendre la scène finale...

À essayer de mener trop de pistes en même temps, le jeu s'embrouille et le film s'empêtre. **The Ninth Gate** aurait dû être un film incandescent, il n'est qu'un feu de braises. Reste les images sublimes de Darius Kondji, les décors magnifiques de Dean Tavoularis et une fort jolie scène d'amour devant un château en flammes.

Claire Valade

■ La Neuvième Porte

France/Espagne 1999, 133 minutes — Réal. : Roman Polanski — Scén. : Enrique Urbizu, John Brownjohn, Roman Polanski, d'après le roman *El Club Dumas*, d'Arturo Pérez-Reverte — Photo : Darius Khondji — Mont. : Hervé de Luze — Eff. spéc. : Jacquié Barnbrook, Renée Chamblin, Thomas Duval — Mus. : Wojciech Kilar — Son : Jean-Marie Blondel — Déc. : Dean Tavoularis, Gérard Viard — Cost. : Anthony Powell — Int. : Johnny Depp (Dean Corso), Frank Langella (Boris Balkan), Lena Olin (Liana Telfer), Emmanuelle Seigner (la jeune femme), Barbara Jefford (la baronne Kessler), Jack Taylor (Victor Fargas), José López Rodero (Pablo/Pedro Ceniza), James Russo (Bernie) — Prod. : Iñaki Núñez, Roman Polanski — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

8 1/2 WOMEN

Stérilité baroque

Depuis *The Draughtman's Contract* (1982) jusqu'à *The Pillow Book* (1996), l'œuvre de Peter Greenaway n'a cessé d'étonner, de passionner et de choquer, par son audace et sa singularité, ses récits insolites et sa beauté formelle, son intellectualisme et sa théâtralité. Toutefois, aucun de ses films n'avait encore déconcerté et déçu comme son dernier long métrage. En effet, de par l'artificialité de son intrigue, l'insignifiance de son propos, la prétention de ses dialogues, le caractère ostentatoire des références culturelles qui y

sont disséminées et, par conséquent, la stérilité de la recherche formelle dont il témoigne, **8 1/2 Women** tombe à plat, une déception d'autant plus appréciable pour une inconditionnelle de ce cinéaste.

8 1/2 Women baigne dans l'univers habituel de Peter Greenaway, un monde décadent, hanté par Éros et Thanatos, peuplé de personnages quasi irréels qu'animent leurs obsessions, généralement charnelles. Après la mort de sa mère, Storey Emmenthal, gérant des salles de jeux japonaises dont a hérité son père, Philip, un riche homme d'affaires genevois, transforme leur maison de famille de Genève en bordel privé et y initie son paternel à la lubricité.

Tableau statique d'archétypes féminins

